

O. DESSYME

Le temps des petites sœurs

Devant elle, si transparente...

21/3/84

Mercredi 21/3/84

Ça y est, c'est le printemps, youpi. Et avec lui la petite camionnette du glacier et son joli carillon, et les gamines qui courent après... Et moi qui commence à m'angoisser de ces beaux jours qui s'annoncent avec leurs lots de fiasco, de rages, de frustrations... Et 22 ans demain... Et merde...

Tout en dégustant leurs glaces, les gamines d'en bas s'amuse à me regarder supporter stoïquement les pinces à linge qu'envoie sur mon balcon la petite du dessus...

Cela recommence, donc, comme l'été dernier, comme celui d'avant... Je vais redevenir – ou plutôt, mon appartement sans rideaux et moi-même allons redevenir l'attraction de ces demoiselles... Ce qui est mieux que rien : à défaut de les avoir dans mon lit, au moins les aurai-je sous les yeux...

Elles sont trois, quatre, parfois plus, toutes jolies... Je les vois, d'année en année, grandir, se former, et je reste là, impuissant, comptant les mois qu'il leur reste à être encore désirables... J'entrevois déjà leurs formes définitives, leurs seins bientôt lourds...

Elles ont toutes le même genre de godasses...

Pauvre erre dans mon appartement vide, je me frustre encore et encore à les observer vivre, rire, jouer...

Jeudi 22/3/84

Déjeuner avec mon père qui me fait découvrir le caviar...

Caffé Italia. Marie, ce soir, qui a encore dû m'acheter plein de cadeaux... Cela me rend mal-à-l'aise... D'abord parce qu'elle m'achète toujours plein de trucs et que je ne sais jamais, moi, quoi lui offrir. Ensuite parce que je me suis toujours senti mal dans le rôle du gâté que je suis, devant s'extasier, remercier, en rajouter... Je n'aime pas les cadeaux. Ils m'incitent à l'hypocrisie...

Vendredi 23/3/84

Une carte d'Afrique (cet hiver nous projetions un voyage à la Sierra Léone, mais ça m'a passé...), le dernier livre de Kundera (le nouveau Matzneff est sorti hier mais bon, je comprends...), des produits de beauté, une jolie lampe au néon... Et puis le charmant caleçon de soie blanche que Marie s'était acheté pour l'occasion... Avec ses bas et ses gants blancs, ses talons hauts, c'est tout ce qu'elle portait...

Je ne suis pas un ange, au cinéma, avec Mae West ; j'ai détesté...

Je vais au Salon du livre, ce soir... Avec le secret espoir d'y croiser Matzneff ou Jaccard...

Dimanche 25/3/84

« Ma vision de l'avenir est si précise que, si j'avais des enfants, je les étranglerais sur l'heure. » Cioran.

Je suis retourné au Salon du livre, cet après-midi, ayant appris que Matzneff devait y faire des dédicaces... Il était là, lumineux, laissant son numéro de téléphone sur les pages de garde des ouvrages que lui présentaient d'adorables demoiselles...

Vertigo de Hitchcock, son meilleur film à mon avis. Marie à dormi durant toute la séance...

Je me trouve très laid. J'ai des pellicules à cause du casque pour le scooter, des points noirs et des boutons plein la gueule... Tout bonnement repoussant...

Il ne fait pas beau.

Je ne vais pas bien.

Sans amour, sans nouvelle passion, je ne vaud rien.

Lundi 26/3/84

J'imagine, je rêve, invente, mais il ne se passe jamais rien... Cette charmante petite journaliste (je suis à l'Agence) sait parfaitement comme je la dévore des yeux depuis toujours... Bon. Et de là je m'envole, m'évade, scénarise... :

– Pourquoi me regardes-tu comme ça ?...

– Parce que je te trouve adorable et charmante (elle rougit)...

Et ainsi de suite... Des rêves qui m'épuisent, m'exaspèrent et me démoralisent...

Pourquoi Ode n'appelle-t-elle pas ?...

Mardi 27/3/84

Guyotat parle à la radio de ses masturbations adolescentes... Cela m'excite et je me masturbe en regardant une adolescente... : sublime Eva Ionesco photographiée par Bourboulon...

Nous constatons, avec Igor, à quel point les femmes ont plus de facilité à parler de sexualité entre elles que nous...

Je parle de Matzneff à Marie et elle me regarde mi-amusée, mi-attendrie par le fan enfantin que je suis...

Elle est calme, douce, et un peu triste je crois... Comme si elle se rendait compte que notre relation ne tient plus qu'à ce passé commun, que nous ne faisons que nous répéter inlassablement les mêmes choses, et que derrière les mots, les informations pratiques, les gestes répétés par l'habitude, il n'y a plus rien...

Ode ne m'a pas appelé et je n'ose pas la joindre chez sa mère, amie de la mienne, et de toute façon mère...

J'ai fait un joli morceau quelque peu Purcellien que j'ai pompeusement intitulé "Marche nuptiale"... Maris-Christine, de l'Agence, déclare qu'avec ce que je pense du mariage, ça ne doit pas être bien joyeux... Le fait est que j'aurais tout aussi bien pu l'intituler "Marche funèbre"...

Demain, s'il fait beau, j'irai traîner mes guêtres au Jardins du Luxembourg...

Mercredi 28/3/84

Certaines filles au teint pâle parsemé d'invisibles veinules, aux traits fins, au nez étroit et droit, à la chevelure fauve et bouclée... Certaines filles correspondant à ces canons précis peuvent, selon les expressions adoptées, avoir l'air vif, intelligent et plein d'humour – telle cette charmante demoiselle draguée sous mes yeux par Matzneff au Salon du livre – ou bien complètement con, inculte et niais – comme celle qui est assise en face de moi et qui n'arrête pas de me reluquer...

Il ne fait pas beau du tout. Il pleut. Caffé Italia, donc...

La nuit je fais de la musique ; le matin je dors ; l'après midi je suis au café à lire, écrire, et regarder les filles passer ; le soir je travaille... Il ne manque finalement que quelques rencontres amoureuses pour que ma vie devienne franchement agréable... Je ne suis pas laid – je le sais –, pas con – je le crois – ; il ne me manque qu'un peu de pratique à l'art du donjuanisme...

Jeudi 29/3/84

J'ai expérimenté, ce matin, les quelques mouvements d'assouplissement et de respiration que Igor m'a dessiné... Le résultat est époustouflant – quoique je ne sois pas persuadé que l'adjectif "époustouflant" soit le mieux adapté pour des exercices respiratoires – et, durant au moins toute l'heure qui a suivi, je me suis senti parfaitement bien. Je ne doute pas que, pratiqué tous les jours, cela puisse me rendre sinon heureux, du moins bien mieux dans ma peau...

Marie se rend tout à fait compte du refroidissement affectif de notre relation... Moi aussi... Je n'envisage pourtant pas une seconde de la quitter... Même s'il ne se passe plus grand chose, elle possède trop de mon passé pour que je la laisse exister hors de moi... Certes, je la vois sans envie, presque par devoir... Par peur surtout qu'une absence prolongée la fasse chercher ailleurs, pour lui assurer qu'il n'y a qu'elle, par manque total de confiance en moi, en elle, en nous...

D'un autre côté, que serais-je sans elle (oui, tiens... Voilà une bonne question sur laquelle il serait peut-être temps de se pencher...) ?...

Si nous devons nous séparer, il faut d'abord se désapprendre, se déshabituer lentement de cette rassurante présence, lâcher la bouée pour dériver nul ne sait où... Quitte à dériver, ce qui est notre lot à tous, ne vaut-il pas mieux garder la bouée à portée de main, voire autour du cou, comme une corde ?...

C'est toujours aux moments où je commence à acquérir une certaine sérénité, à goûter réellement l'existence qui nous mène, qu'elle décide de ramener ses craintes et jalousies sur le tapis... :

- C'était qui la fille à qui tu as demandé de la monnaie à la cafétéria (de l'Agence où Marie débarque de plus en plus régulièrement m'espionner) ?
- Marie-Christine... Elle est très sympa... Je ne lui parle que depuis peu de temps ; elle est plutôt farouche...
- J'étais étonnée de la douceur de ta voix quand tu lui as parlé...

Intuition ? Instinct féminin ? Abus des sens ? invention totale ? Jalousie que toute vision de moi avec une autre (ne serait-ce qu'une seconde pour demander de la monnaie) exacerbe ?... Ce qui est sûr, c'est que son intérêt pour Marie-Christine à toutes les chances d'éveiller le mien...

Je ne connais pas Marie-Christine. Je n'ai discuté, en tout et pour tout, qu'une ou deux fois avec elle... Ma voix plus douce ? Peut-être. Ça ne veut rien dire. On ne peut que parler doucement à quelqu'un comme Marie-Christine... Tout, chez cet être frêle et fluet (elle est anorexique), appelle à la douceur, et je n'imagine pas qui que ce soit lui parlant autrement...

Marie me dit l'avoir remarquée tout de suite en arrivant... Bon. C'est son problème. Personnellement, je n'ai aucune idée du genre de sentiments, si j'en ai, que je peux éprouver pour Marie-Christine que j'appelle indistinctement Marie, Christine, ou les deux...

Mais bon, maintenant, forcément, je dois admettre que Marie a attisé ma curiosité – cette manie qu'elle a de me fournir en bâton pour la battre... Marie-Christine, donc : 26 ans, maigre à faire peur, face malade, appelle son psy toutes les heures, croit au mariage et à toutes les conneries qui vont avec... Rien pour moi là-dedans...

Il serait plaisant que Marie fasse preuve, parfois, d'une authentique perspicacité...

Vendredi 30/3/84

Je ne me sens jamais en manque d'argent. Je ne ressens aucun besoin d'en avoir plus que j'en ai... Le fait est que j'en gagne quand même pas mal... Surtout par rapport à ce que je fous et au fait que je n'ai, comme diplôme, que mon baptême – que j'ai, certes, obtenu très jeune et dès ma première tentative, mais qui ne m'a pas ouvert plus de portes que ça...

« Parmi les choses que l'on possède, je n'ai pas compté femmes et enfants, car on est plutôt possédé par eux. » Schopenhauer.

Mardi 3/4/84

On m'a piqué mon scooter, vendredi soir... Mon petit scout ne sera plus jamais aussi bien monté...

Mercredi 4/4/84

Fatigué... Rien fait de notable depuis vendredi... Marie, cinéma (*Bus stop*), musée Carnavalet, cinéma encore (*Les damnés*), Caffé Italia...

Mal au crâne, boutons plein la gueule, engourdissement général au moral comme au physique...

Jeudi 5/3/84

Je bois un ersatz de nescafé à l'eau tiède du robinet au goût nostalgique de mes années de pension...

Soir. Marie-Christine... J'ai joué, j'ai perdu...

Je me réjouissais déjà, cet après-midi, en espérant la retrouver (merci Marie...).

Je l'ai vu. Nous avons parlé. D'elle surtout...

Incapable de décrire ce que j'éprouve pour cette fille... Elle n'est pas belle et ne m'attire, peut-être, que dans la mesure de son inaccessibilité...

Nous dînons en tête-à-tête (au self de l'Agence; rien de particulièrement romantique non plus)... J'apprends certaines choses, qu'elle vit encore chez ses parents, son psy lui coûtant plus de 4000 francs par mois; qu'elle n'a, jusqu'ici, fréquenté que des hommes biens

plus âgés qu'elle – son allure de petite fille fragile, sans aucun doute...

Je fais quelques allusions aux plaisirs que me procurent sa présence en ces lieux et elle fait mine de croire que je plaisante... (Qui sait ?... Sûrement pas moi en tout cas...) Alors je pousse un peu, passe la vitesse supérieure et entreprends l'abordage de sujets plus troublants : son indéniable charme (?), la négativité de l'amour (?), la positivité de l'amitié (?), l'idéal d'une amitié-amoureuse (?... Il serait quand même sympa qu'un jour je puisse croire un minimum à ce que je leur raconte...), des mots qui frôlent la déclaration tout en restant sur le ton badin, anecdotique, léger, jusqu'à...

- Je me sens mal à l'aise...
- Maintenant ou en général ?
- Maintenant...
- A cause de moi ?
- Oui...
- A cause de ce que je dis... ou de ce que je dis pas ?
- Plutôt de ce que tu ne dis pas...
- Excuse-moi...
- De quoi ?
- De t'avoir rendue mal à l'aise...
- Oh, c'est pas grave... Juste que je ne sais pas trop comment y répondre...

J'ai envie de lui dire que je ne suis pas pressé, que je suis la patience même... Mais me trouvant peut-être un peu trop présomptueux, je me contente d'un

- Tu y répondras quand tu sauras...

Et puis, et puis... Le mot de trop, ma spécialité, au moment où elle va partir...

- Tu ne voudrais pas qu'on se fasse une expo, un de ces jours ?...
- Non.

Je suis rentré. Dans le métro, Schopenhauer me conseillait de ne pas pousser trop loin mes ambitions... En arrivant chez moi j'ai passé près d'une demi-heure à chercher mon cendrier blanc. J'ai mal à la tête. Je regrette.

Vendredi 6/4/84

Un anglais de l'Agence à qui je disais que Lio était plus jolie à 16 ans qu'à 22, m'a menacé, doigt tendu : « Tu vas vieillir, toi aussi! »...

Comme un ordre, une évidence... Pourtant, de mon point de vue, rien n'est moins sûr...

Fred, cet après-midi, qui m'annonce son intention de faire un enfant d'ici l'année prochaine parce qu'ensuite il sera trop vieux... Quant à moi, j'espère bien que je m'estimerai toujours trop jeune – ou vieux, qu'importe – pour prendre la responsabilité de ce genre de connerie...

Ce soir, je vais voir Marie. Non que j'en ai particulièrement envie mais je culpabilise de lui avoir parlé un peu durement hier au téléphone... A cause de Marie-Cristine... Je me sentais découvert, menacé... Rattrapage, donc.

Les gens m'encombrent en ce moment, me rebutent un peu. Seule Marie m'est supportable.

Lundi 9/4/84

Rêvé que je draguais 5 ou 6 filles différentes au cours de 5 ou 6 rêves différents...

Plusieurs expositions, samedi, en compagnie de Marie, et dimanche au lit, toujours avec Marie...

Dans "Marie", il y a la mare où l'on se noie, mais il y a "marre" aussi, des fois...

Mardi 10/4/84

Je délaisse l'écriture, ce carnet... Ce n'est pourtant pas le temps qui me manque...

Vu Thierry hier soir... Il m'ennuie... Comme tout le monde...

De même que j'ai l'impression d'ennuyer tout le monde...

Je délaisse ce carnet parce qu'il ne se passe plus rien, que je n'ai plus rien à dire...

Mais je n'ai pas le sentiment de perdre mon temps pour autant...

Je lis, me cherche, fais de la musique... Seul... Rien de vraiment racontable...

Marie vient de m'appeler durant une heure pour me reprocher de prendre son appartement pour un hôtel (cela me rappelle mes parents... mais

j'avais 14 ans...), que je n'étais jamais réellement là, avec elle... Me demandant pour quelles raisons je continuais à venir la voir, etc. Je ne sais pas... Rien de tout ça ne me semble digne d'intérêt...

Mercredi 11/4/84

J'ai cru apercevoir Diane, dans la rue... Cruelle déception... Je sais qu'elle est à Paris... J'aimerais... Je ne sais pas... Diane... ma première "concubine"... La première dans les bras de qui, nuit après nuit, j'ai pu m'endormir... Elle n'avait que 16 ans, peut-être même 15 quand j'en suis tombé amoureux... Ça marque, ces choses-là, à vie, sûrement...

Il refait beau et me revoilà à la terrasse du Commod... le Commod est à l'été ce que le Caffé Italia est à l'hiver... Je suis un sédentaire que l'habitude rassure...

Très peu de jolies passantes... A moins que je devienne plus difficile... A moins que, aucun de leurs regards ne s'étant accroché au mien, je me refuse à les voir...

Vendredi 13 Avril 1984

Fred est à l'hôpital.

Il dit avoir « craché du sang comme dans L'exorciste »...

J'ai peur... J'ai mal... Je l'aime...

Il faut qu'il souffre pour me rendre compte à quel point je l'aime...

Mes rêves érotiques (tâches de rousseurs, appareils dentaires, creux poplités, fines chevilles...) ne correspondent en rien à mes fantasmes masturbatoires, nettement plus pornographiques... Lesquels auraient plutôt tendance à me faire immédiatement débâter et fuir s'ils venaient à se concrétiser...

Rencontré deux filles, hier, au Forum, en compagnie de Bertrand... Cécile et Natalia, 16 ans... Mais c'est à peu près tout ce qu'elle avaient pour elle...

Enfin ; je leur ai laissé mes coordonnées, on verra bien...

Toutes les aventures que j'ai pu avoir avec des étrangères en France se sont transformées en cuisants fiasco dès mes velléités de les poursuivre

dans leurs pays respectifs... Krystina aux U.S.A., Célia à Rome, Dörge au Canada (elle était suédoise mais devait me rejoindre là-bas...)...
Toutes ont un prénom qui se termine par "a"... Mais je ne pense pas cela ait un rapport...

Samedi 14/4/84

8h30. Je n'arrive et ne veux plus dormir...

Cauchemar sur cauchemar...

Fred et Fred et Fred...

Dimanche 15/4/84

Ça y est, le printemps, l'été, mon premier coup de soleil sur le nez...
Torse nu sur le parvis du Forum, on me prend pour un touriste – un autochtone ne s'exhiberait sûrement pas ainsi...

La Cécile d'hier m'a téléphoné. Un rendez-vous probable est pris pour mercredi.

J'ai des envies d'encens, de bougies, d'écrire à la bougie, qui reviennent avec l'été...

Célia... Presque un an déjà... Comme je vieillis!... Comme je ne fais rien de ma vie!...

Fred va mieux... Les gens, visiteurs comme malades, n'ont jamais rien à se dire dans les hôpitaux... Nous ne faisons pas exception à la règle.

17 heures : le drame... Marie est chez moi quand Cécile me rappelle...

– C'était qui ?...

Je ne sais pas quoi dire... J'aventure un *je t'aime*, grotesque tentative de diversion...

– Je m'efface devant celles que tu n'aimes pas...

Elle veut partir... Je l'en empêche... Elle hurle, hurle, hurle « J'en ai marre ! Je veux mourir! »

Elle est partie. C'est irréparable. Je suis un monstre.

Je l'avais eu ce matin, vers 11 heures, mais j'étais trop endormi et elle m'a dit qu'elle me rappellerait quand elle aurait fini son Léo Malet (le fameux « je lis un livre et j'arrive »)... Je l'avais rappelée

vers 13 heures mais c'était occupé ; elle était en train de composer mon numéro... Elle m'a demandé si elle pouvait venir me voir et j'ai dit oui, et qu'elle ramène du pain...

A 14h30 elle traversait la pelouse au bas de mon immeuble... Elle portait un pantalon noir que ma mère lui a donné, des chaussures et une chemise blanches, son blouson de cuir noir... Elle m'a vu sur le balcon et m'a souri avant de monter... Je lui ai fait écouter mes dernières musiques et nous avons petit-déjeuné sur le balcon sur fond de Miles Davis... Puis je me suis installé à ses pieds et elle m'a lu quelques pages du *Ravissement de Lol V. Stein* de Duras... Au bout de deux chapitres elle s'est arrêtée, estimant que cette lecture était trop difficile... C'est pourtant elle qui avait tenu à continuer mon livre en cours... Elle était assise dans le fauteuil en cuir, sur le balcon, au soleil, et moi par terre, à ses pieds, la tête sur un coussin posé sur ses genoux... A peine arrivée elle s'était déchaussée avant de se plaindre que ses cheveux lui tenaient trop chaud (les cheveux, c'est plus difficile à déchausser...) mais qu'elle allait les laisser pousser parce qu'elle aime bien les reflets roux qu'ils prennent lorsqu'ils sont longs...

Le premier coup de téléphone, c'était Thierry. Il n'avait rien à me dire. Moi non plus. Nous sommes restés sans savoir quoi nous dire une dizaine de minutes avant de raccrocher...

Marie a dit qu'il commençait à faire froid et je lui ai proposé de rentrer. Elle a ri, soulignant que c'était une riche idée...

Nous étions bien, heureux...

Je suis allé aux toilettes. Quand je suis revenu, elle était à la cuisine et de l'eau était en train de bouillir. Je lui ai proposé du vrai café et nous avons réécouté ma musique... « Tu as toujours besoin que l'on t'admire, a-t-elle rit avant d'aller s'installer sur le lit feuilleter un petit bouquin sur mon signe d'astrologie chinoise (Tigre)... Je me suis allongé à côté d'elle... C'est là que le téléphone s'est remis à sonner, sur le lit que le coup fatal a été porté...

- Allô ?... C'est Cécile...

- Salut...

- Je ne te dérange pas ?...

- Ben... heu... J'allais partir...

- Je voulais juste savoir... Pour mardi... C'est chez toi ou à ton travail que je dois t'appeler ?...

- Chez moi, chez moi...

- Ok ; salut...

- Salut.

Je me lève, un peu tremblant...

- Bon... On y va ?...

Marie ne bouge pas, reste allongée, figée, sur le lit...

- Où ça ?...
- Je ne sais pas, moi... Chez ta sœur ?...
- Pas très envie... On le boit, ce café ?...
- Ah... oui...

Je vais dans la cuisine... Je suis mal... Très mal... Elle arrive... Reste dans l'encadrement de la porte, appuyée au chambranle...

- Qu'est ce que c'était, ce coup de téléphone mystérieux ?...

Je ris... Jaune... Evite son regard... Elle est encore heureuse, joue, s'amuse pour quelques secondes encore... Je tente l'ironie...

- Une de mes nombreuses amantes...

Elle ne s'amuse plus, plus du tout...

- Dis-moi...
- Non.

Elle craque, pleure, hurle, frappe sur tout ce qui se trouve sous sa main et part en claquant la porte...

Je suis en train d'écrire, encore sous le choc quand elle revient cinq minutes plus tard :

- Je veux que tu m'expliques. Je ne sortirai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas expliqué... Même si elle doit arriver... Pas pour la voir mais pour comprendre...
- Personne ne doit venir, Marie. Je t'aime. Je n'aime que toi, toujours...
- Tu me méprises!... Tu te sers de mes souffrances pour remplir tes carnets!...

Et plus je gigote pour m'en sortir et plus je m'enfonce dans ma rage mouvante, dans mes sables de honte... Et plus elle me regarde, plus elle se rend compte comme elle s'est fait avoir et que je n'ai jamais changé, que je lui ai menti toujours, et qu'elle a été dupe du minable que je suis...

- Je ne veux plus jamais te revoir, me crache-t-elle avant de repartir.

Je vais à Paris. Je fuis. Un vieux con m'emmerde, me drague dans le métro... Je suis totalement perdu... J'aime... Je pleure... Je fais la queue pour un film... Je ne sais même pas lequel... Je ne vois rien... Je n'existe plus... Je quitte la queue... J'erre au hasard et puis je rentre, reviens chez moi... Espérant... Espérant toujours...

Lundi 16/4/84

Rêvé d'une soirée où étaient réunies toutes mes anciennes amours, toutes celles qui ont compté... J'ai très nettement vu Diane et d'autres, dont une que je reconnaissais parfaitement sans pouvoir la nommer, la situer dans le temps... Toutes se refusaient à moi, se moquaient, me regardaient en me tu-ne-me-prendras-plus-pour-une-idiotant... J'étais en train de me pencher pour embrasser Diane par surprise quand je me suis réveillé, ayant peur d'être surpris par Marie...

Marie... Je l'ai rappelé, hier soir, n'y tenant plus... Je ne savais pas quoi dire, mais elle a su, elle... Me demandant de venir dormir avec elle... J'ai pris un taxi... Nous avons parlé jusqu'à trois heures... Elle m'a posé des questions, j'ai pleuré... Elle disait trouver ça pire que la dernière fois parce qu'elle n'avait plus rien à quoi se raccrocher...
Ce matin, j'ai fait la vaisselle et son lit... Piètre compensation...

Je suis au Commod... Ne sachant plus trop bien si je dois ou non revoir Cécile... Sachant aussi pertinemment que si je ne la revois pas elle, j'en reverrai d'autres... J'enrage quand je pense que tout ça est arrivé à cause de rien, d'une insignifiante, de quelqu'un avec qui je n'ai pas échangé trois mots, avec qui je n'en échangerai peut-être jamais d'autres...

Mais n'est-ce pas dans son insignifiante-même, dans l'importance que je donne à ces insignifiante-là, que se trouve la clé d'une de mes raisons d'être ?...

- Je me demande vraiment ce que tu as à foutre de moi...
- Autant que j'ai à foutre de ma vie, Marie...

Mardi 17/4/84

Avant hier, nuit du drame, c'était la pleine lune...

- Et alors, demande Marie ?

On ne sait toujours pas de quoi souffre Fred...

Son séjour à l'hôpital m'aura au moins permis d'entrevoir un peu de son autre vie – celle qu'il ne veut pas que je connaisse... De ces amis post-baba-punk-junky dont il m'a toujours tenu éloigné... Cela m'aura permis de comprendre à quel point il me préserve et me protège... Je l'en remercie.

Cécile devrait m'appeler ce soir... Je ne peux malheureusement pas m'en prendre à elle... Je suis déjà suffisamment mufle comme ça... Mais pour les prochaines, si prochaines il y a (mais oui, va...), je ne donnerai que le numéro de l'Agence et prendrai le leur (« Tu dois bien l'aimer, celle-là, si tu lui as donné tes deux numéros... »... Dire que je ne sais même plus quelle tête elle a...).

Mercredi 18/4/84

Pourquoi se plaindre, se priver ?... N'ai-je pas, finalement, toujours eu ce que je voulais, consciemment ou non ?...

Elle s'appelle Cécile et a 16 ans. Elle semble assez intelligente pour m'intéresser. Elle n'est pas franchement jolie mais réserve peut-être encore quelques surprises... Elle est en seconde et a une dissertation à faire sur la solitude, ce qui lui a permis de me tenir le bavoir un bon bout de temps... Elle se dit attirée par les hommes plus vieux qu'elle (« Les mecs de mon âge sont cons »)... Elle a des tâches de rousseur et a détourné la tête pour que mes lèvres ne se posent pas sur les siennes... Elle a « peur d'être collante » et me prend pour un sauvage - ou un ours, je ne sais plus... Disons un ours sauvage.

Je suis, finalement, beaucoup moins déçu que ce à quoi je m'étais préparé (mais n'est-ce pas la règle; s'attendre au pire pour l'éviter ?)...

Je ne regrette rien.

Marie... Je ne peux décemment pas lui dire « Tiens, au fait, j'ai vu Cécile hier... Elle est beaucoup mieux que ce que je craignais... », lui raconter ma journée...

« Elle est plus grave que moi, plus vraie que moi, meilleure que moi. Devant elle, si transparente, j'ai honte de mon opacité. »

Gabriel Matzneff, *Isaïe, réjouis-toi.*

Je ne peux que mentir à Marie. J'en ai besoin ; c'est le seul moyen que j'ai d'échapper au couple et à tout ce qu'elle voudrait y mettre... Pas question d'ouvrir le harem (piètre harem). Parce que j'ai besoin de cloisonnement... Parce que tu n'es comparable à rien ni à personne... Parce que sans les autres, tu n'es plus rien pour moi, tu disparais, je ne te vois plus à force de ne voir que toi... Parce que les autres sans toi, ce

ne serait que toi que je chercherais en elles, toi que j'aurais perdue sans ne jamais t'avoir trouvée...

C'est à ce prix ; c'est grâce à ça que tu peux me supporter et que je peux t'aimer encore et toujours...

Nous avons failli nous marier, nous aussi (toujours plongé dans *Isaïe*...)... Il y avait même eu rencontre de parents... « Si tu veux, on laisse tomber, m'avait proposé Marie un mois avant la date fatidique... ». Je ne l'en remercierais jamais assez...